

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant  
**ALFRED REBOUX**

ABONNEMENTS:  
Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50  
Six mois. 26.50  
Un an. 50.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, LE 21 JUIN 1880

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)		21 JUIN	19 JUIN
3 0/0	amortissable	86 30	86 20
3 0/0	non amortissable	88 60	88 60
4 1/2 0/0		115 50	116 00
En primes 3 0/0		120 20	120 00

Service particulier		21 JUIN	19 JUIN
Act. Banque de France		3300 00	3470 00
Société générale		567 00	570 00
Crédit f. de France		1290 00	1290 00
Chemin autrichien		618 00	620 00
Lyon		1267 00	1278 00
Est		760 00	755 00
Ouest		807 00	807 00
Nord		1065 00	1065 00
Midi		1053 00	1060 00
Suez		1045 00	1046 00
E% Péruvien		175 8	60 00
Act. Banq. ottom. (anc.)		660 00	660 00
Banq. ottom. (nouv.)		351 00	354 00
Londres court.		25 30	25 31
Créd. Mob. (act. nouv.)		667 00	672 00
Turc		11 35	11 32

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 21 juin.  
Change sur Londres, 4,85 25; change sur Paris, 5,19 37, 100.  
Café good fair, (la livre) 14 3/8, 14 5/8.  
Café good cargoes, (la livre), 14 7/8, 15 1/8.  
Ferme.

Dépêches de MM. Schlagenhaufen et Co. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grympez.

Havre, 21 juin.  
Ventes 1,000 b. Marché ferme.

Liverpool, 21 juin.  
Ventes 7,000 b. Marché inchangé.

New-York, 21 juin.

Coton, 12 1/2.  
Recettes 5,000 b.  
New-Orléans low-middling 86 1/2  
Savannah 89 1/2

### BULLETIN DU JOUR

A quatre mois de distance, M. de Freycinet vient de se déjuger avec une parfaite désinvolture, et ce n'est pas sans sourire qu'on l'a entendu parler en faveur de l'amnistie de sa conviction profonde, c'est-à-dire d'une conviction parfaitement contraire à celle qu'il exprimait au commencement de l'année. Ce sourire a dû s'accroître lorsqu'on a saisi au vol, dans la proposition de loi, ces mots « d'initiative gouvernementale », initiative qui n'est, on le sait bien, autre chose que l'obéissance à l'injonction de M. Gambetta, cédant lui-même à la pression des circonstances, et plus directement peut-être à celle du conseil municipal de Paris et des municipalités de deux ou trois grandes villes. Ces municipalités n'avaient-elles pas armé leurs sommations d'amnistie, du refus de contribuer à la fête nationale du 14 juillet, menaçant par là de donner le signal d'une sorte de grève des populations radicales en face de cette solennité, grève qui, de simple abstention, aurait pu dégénérer en une contre-manifestation dangereuse. La presse ultraradicale avait d'ailleurs nettement articulé le mot de « danger. » Qu'on remarque qu'il ne s'agit là que des manifestations des couches démocratiques de Paris, Lyon, et quelque peu Bordeaux et Marseille. Il paraît que ces quatre centres suffisent maintenant pour constituer ce qu'on appelle « un courant irrésistible. » Car nous n'avons jamais entendu dire qu'à Lille, à Rouen, à Amiens, à Orléans, etc., l'opinion publique se soit montrée bien impatiente de voir les Trinquet, Protot et autres rentrer en triomphateurs dans

cette patrie qu'ils ont désolée par la guerre civile en présence de l'étranger envahisseur.

On ne saurait trop faire ressortir comme un symptôme des plus graves, cette tendance si accusée à ne plus voir la France qu'à travers les revendications violentes et brutales et les désirs de représailles de la démagogie des quatre grandes villes. On en était, paraît-il, à ce point psychologique avoué par la République française et le XIX<sup>e</sup> Siècle, de ne plus pouvoir gouverner sans cette concession, devenue en quelque sorte une mesure de préservation personnelle. Il est triste d'en arriver à cette confession d'impuissance. Certes, nous ne sommes point les adversaires de la clémence. Elle est toujours apparue dans l'histoire après nos guerres civiles, comme le signe d'un gouvernement réparateur, assez sûr de lui-même pour laisser tomber l'oubli sur l'erreur et la passion. Mais est-ce bien là le caractère de l'amnistie qu'on va voter ? Réclamée par l'invective et la menace, elle n'est plus qu'une mise en demeure qui renouvelle pour le gouvernement l'alternative célèbre lancée par M. Gambetta sur le maréchal de Mac-Mahon : « Se soumettre ou se démettre. » On s'est soumis, et nos ministres, faisant litière des arguments si puissants présentés par M. Le Royer, viennent proposer aujourd'hui cette amnistie, à laquelle les commentateurs ironiques des radicaux donnent plutôt le caractère d'une réhabilitation de la Commune que celui d'un pardon et d'un apaisement. Le temps est proche peut-être où, dans la curée des places, le titre d'ancien fédéré sera bien près d'être une recommandation !

Dès les premiers moments où il a été question de l'amnistie, nous n'avons eu aucune illusion sur la fermeté du gouvernement. Il était de toute évidence qu'il ferait ce que voudrait M. Gambetta, c'est à tout prix maintenir intacte sa popularité. Et puis il n'y avait guère là qu'une question de formule. De même que la liberté du cabinet existait par le fait de la facilité avec laquelle étaient accordées les autorisations administratives, les promenades à Paris des exilés les plus notoires, leur intervention constante dans la politique, rendaient illusoire le maintien des mesures proscriptionnelles. La sanction officielle donnée par les Chambres à bien des tolérances présente cependant un nouveau danger : elle ouvre la voie aux tentatives de glorification des célébrités de la Commune, et les survivants n'y manqueront pas. Mais le sort en est jeté ; et nous n'aurons pas la naïveté de compter sur les résistances du Sénat. Il y a là, comme à la Chambre, un centre gauche, qui, par ses scrupules, ses compromissions, ses défaillances et ses naïvetés, fournira un chapitre des plus curieux à l'histoire contemporaine. On ne sait pas jusqu'à quel degré de condescendance à l'égard du pouvoir, fût-il au nom de la république entre les mains d'un dictateur, il peut descendre en se targuant toujours de défendre et de représenter les principes du vrai libéralisme.

Le correspondant du Daily Chronicle écrit à ce journal que le sultan a donné l'ordre de réparer et d'armer les positions stratégiques dans les Dardanelles ; d'ici à huit jours, la flotte devra également être mise en état de prendre la mer, et la garnison de Constan-

tinople devra être portée au chiffre de 80,000 hommes.  
De son côté, le Standard publie une dépêche de Vienne, qui dit que le ministre de la guerre à Athènes a donné des ordres pour que tous les officiers et tous les soldats en congé rejoignent immédiatement leurs régiments. Les navires de guerre devront être armés sans retard, et des torpilles immergées sur différents points de la côte.

### L'Amnistie

C'en est fait : M. de Freycinet s'est soumis, sans réserve, sans exception, à l'amnistie plénière, à la réhabilitation des condamnés du droit commun des condamnés politiques ; ils vont donc rentrer les assassins des généraux Lecomte et Clément Thomas, les massacreurs de l'avenue d'Italie, de la Hoquette et de la rue Haxo ; ils vont rentrer les incendiaires des Tuileries, du Ministère des finances, du Conseil d'Etat ; ils vont rentrer les scélérats qui violaient des enfants, volaient, pillaient, sous prétexte de politique ; ils vont rentrer ceux qui, depuis neuf ans, n'ont cessé d'insulter ceux qu'ils n'avaient pu massacrer et de réclamer vengeance de ceux qui les avaient chassés ; ils vont rentrer le front haut ; ils vont rentrer sans avoir demandé ni grâce ni pardon ; ils vont rentrer fiers, glorieux et menaçants ; ils vont rentrer ceux qui avaient fui les poches pleines et les mains teintes de sang ; ils jouiront de tous les droits, ils seront électeurs, ils poursuivront librement leur vengeance, rechercheront les juges qui les ont jugés, les témoins qui auront déposé contre eux et leurs victimes mêmes si la première fois ils ne les ont pas achevés. Et cela se verra non seulement à Paris, mais dans toutes les villes, sur tous les points de la France. Ah ! nous ne serions pas Français si un tel spectacle ne nous couvrait pas de honte. Oui, nous le confessons, nous rougissons comme si ce n'était pas un gouvernement qui nous combat et nous persécute qui soit descendu à ce degré de bassesse, et comme si, par le mépris qu'il inspire, il ne nous vengeait pas dès à présent. Hommes de parti, nous pourrions nous réjouir de voir nos adversaires les plus implacables courbés, agenouillés devant une bande de coquins ; Français, nous sommes confus de voir notre pays gouverné par tant d'ignominie !

Et de quel ton M. de Freycinet a-t-il, hier, annoncé sa capitulation ? Bizarre composé d'effronterie et de peur que le langage tenu par le président du conseil. Parler de « confiance » quand on n'agit que sous l'effroi des menaces, invoquer les « devoirs d'un gouvernement sage » quand on commet la plus criminelle des témérités, déclarer qu'on ne veut pas « pacifier avec le désordre » quand on tend la main aux fauteurs impénitents de la plus injustifiable insurrection, prétendre qu'on garde « le dépôt de l'autorité intact et respecté », quand on laisse tomber dans la boue ce dépôt, c'est vraiment pousser trop loin l'oubli de toute décence et quelque mesure que nous gardions toujours, il nous est impossible de ne pas répondre par une protestation indignée au défi jeté par M. de Freycinet aux honnêtes gens de tous les partis !

### L'inquisition

On écrit d'Avignon, à la date du 17 juin : « La conférence donnée par M. Depeyre à Avignon a tellement irrité les autorités républicaines à dix lieues à la ronde qu'à tous les côtés elles se livrent à l'enquête la plus minutieuse pour savoir si des fonctionnaires publics y ont assisté.

Le maire légitimiste d'une commune importante des Bouches-du-Rhône se proposait de s'y rendre quand une affaire le retint chez lui.

« Le lendemain matin, on frappe à sa porte ; c'est le commissaire de police du canton qui vient de faire 9 kilomètres pour le surprendre au lit et dédaigner de là qu'il est allé à Avignon, la veille, pour entendre M. Depeyre. Quel ne fut pas l'étonnement de l'agent préfectoral quand il s'aperçut que c'était le maire lui-même qui lui ouvrait la porte !

« Contre-honteux, il est-ce ou non seuss, pour expliquer sa visite, de s'être conduit à ce point pendant, de l'autre côté de la Durance, celle de la police d'Avignon. Ne découvrant pas la main qui avait écrit, le soir même de cette conférence sur les murs extérieurs de la mairie et de la préfecture en grosses lettres noires, les mots de *Vive le roi !* elle a opéré, sans mandat officiel, une descente chez les peintres légitimistes de la ville, leur demandant à quelle heure ils s'étaient couchés la veille, en leur intimant d'exhiber leurs pantalons et leurs souliers de travail pour chercher à découvrir des taches de la couleur de l'inscription séditieuse. Il n'est pas possible de se couvrir de ridicule comme la police d'Avignon le fait en ce moment. »

FEUILLETON DU 22 JUIN

— 24 —

## LA MAIN COUPÉE

PAR F. DU BOISGOBEY.

(CHAPITRE III)

— Non, monsieur. La maison que j'habite est à deux pas... je la vois d'ici.  
— Vous ne me défendez pas d'aller jusqu'à votre porte.  
La dame hésita un instant, mais elle répondit :  
— J'aurais mauvaise grâce ce à votre refus, après vous avoir entraîné si loin. Venez.  
Maxime la suivit dans le chemin où elle s'engagea, une fois assez large que bordaient d'un côté des terrains à vendre, et de l'autre, des constructions de bonne apparence.  
Il y avait de grandes maisons neuves destinées à loger des bourgeois. Il y avait aussi plusieurs hôtels récemment bâtis, tous sur le même modèle et de la même dimension.  
L'inconnu alla droit à celui qui était le plus rapproché, s'arrêta devant une petite porte percée dans le sous-sol, et tira de son manchon une clé mignonne qu'elle introduisit dans la serrure.  
— Est-ce par là que je devrais passer quand

vous me ferez l'honneur de me recevoir ? lui demanda Maxime.  
— Je n'ai pas dit que je vous recevrais répliqua-t-elle vivement.  
— Non, mais j'espère que vous ne voudrez pas me désespérer et que vous me permettrez de me présenter chez vous.  
— Quand ?  
— Demain.  
— Demain, vous ne me trouveriez pas.  
— Pourquoi ?  
— Parce que, demain matin, je quitterai Paris.  
— Pour toujours ?  
— Non, pour une quinzaine.  
— C'est bien long, mais je me résignerai à attendre, si vous me promettez qu'à votre retour...  
— Quand je serai de retour vous ne penserez plus à moi, et si, par impossible, vous y pensez encore, vous feriez mieux de ne pas chercher à me revoir.  
— Voilà un conseil que je ne suivrai pas.  
— Et que vous vous repentirez de ne pas avoir suivi. Je ne puis pas vous empêcher de courir à une déception. Venez donc, si vous y tenez absolument, mais pas avant quinze jours, et quand vous viendrez, sonnez à la porte cochère de l'hôtel.  
Si je rentre par celle-ci ce soir, c'est qu'il est une heure indue. Les gens dorment, je ne veux pas les éveiller.  
— Qui demandez-vous ?  
— Mme Sergent. C'est mon nom, vous le savez bien. Bonsoir, monsieur.  
Le jeune homme n'eut pas le temps d'insister. La clé avait tourné sans bruit. Pour

disparaître, la dame n'eut qu'à la retirer doucement et à se glisser par l'entrebâillement.

Maxime aurait bien voulu entrer après elle. Il trouva, comme on dit, visage de bois, et il ne fit pas la sottise de frapper ou d'appeler. L'aventure tournait court, mai il ne se tenait pas pour battu.  
La belle l'avait remis à quinzaine, et ce qui est différé n'est pas perdu.  
Il se promettait même de profiter du délai qu'elle lui imposait pour se renseigner sur cette énigmatique personne, et il commença par examiner le logis qu'elle occupait.  
C'était un hôtel à deux étages, sans compter un rez-de-chaussée surélevé, un hôtel construit en bordure sur la rue, avec jardin derrière et très-soigné de construction, l'œuvre d'un spéculateur intelligent qui avait deviné l'avenir de ce quartier où les terrasses doubleront de prix d'ici à très-peu d'années.  
Maxime estima à première vue que la propriétaire de cette élégante et commode habitation devait l'avoir payée deux cent mille francs. Le rêve d'un jeune ménage ou d'une demi-mondaine.

La question était de savoir dans quelle catégorie féminine il fallait classer Mme Sergent.  
— Est-ce une bourgeoise ou une simple cocotte ? se demandait Maxime, qui était allé se planter au milieu de la rue pour examiner la façade. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est fort bien logée. La cage est digne de Polsean. Pas une fenêtre éclairée. Tout le monde est couché, excepté la mer-

veille du skating.  
Pendant que le neveu du banquier passait cette inspection sommaire, un léger bruit frappa ses oreilles, un bruit de pas qui venait de l'entrée de la rue. Il regarda de ce côté-là, et il vit distinctement trois hommes qui se promenaient dans l'avenue de Villiers.

Il lui sembla voir aussi une forme indéfinie qui s'avancait vers lui en rasant les murs de la rue Jouffroy.  
Les idées de Maxime prirent immédiatement un autre cours.  
Il se souvint tout à coup qu'il était minuit passé et que les habitants de ce quartier élégant, mais paisible, se couchent de bonne heure, qu'il n'avait pas de secours à attendre s'il n'attendait certainement pas dans de bonnes intentions.

— Oh ! oh ! se dit le neveu de M. Dorgères, est-ce que la merveille m'aurait attiré ici pour me faire tomber dans un guet-apens ? Ce serait grave, car je n'ai rien pour me défendre, et j'aurais affaire à trois ou quatre coquins.  
Je ferai volontiers le sacrifice des quelques louis que j'ai en poche, mais je serais diablement vexé d'être dépouillé de mon bracelet.  
Après tout, je me trompe peut-être. Ils ne pensent peut-être pas à me chercher noise, car ils n'avaient pas... c'est-à-dire... il me semble bien que j'en vois un qui se glisse dans l'ombre... ils l'auraient envoyé

en reconnaissance.  
Maxime était brave, et ces réflexions peu rassurantes ne le décidèrent point à fuir devant l'ennemi. Au contraire, il prit la résolution de mettre fin à une incertitude pénible, et il marcha à la rencontre de l'éclaircieur qui arrivait à pas de loup.

Il n'eut pas fait trois pas qu'il entendit ces mots prononcés à voix basse :  
— Ne bougez pas, monsieur Maxime, c'est moi.  
— Qui toi ? demanda-t-il, très surpris d'être appelé par son nom.  
— On ne lui répondit pas, mais presque aussitôt il lui brillait, à la clarté du réverbère sous lequel il se trouvait, une triple rangée de boutons de métal et un enfant se montra, un enfant qui n'eut pas de peine à se faire reconnaître, car il n'y avait pas longtemps qu'il l'avait vu.  
— Georges ! s'écria-t-il. Ah ça, maudit gamin, je te trouverai donc toujours dans mes jambes ?  
— Pas si haut, je vous en prie, m'sieu, murmura le groom.  
— Qu'est-ce que ça signifie ?  
— Ça signifie qu'on vous guette là-bas, pour vous faire un mauvais parti.  
— Qu'en sais-tu ?  
— Je les ai entendus causer. Je marchais derrière eux et ils ne se défilent pas de moi. Ils sont trois qui se soucient de voler un passant et même de l'assommer comme de siffler un verre d'absinthe.  
— Tu les connais donc ?  
— De vue, oui. Ils sont toute la journée à rôder autour de la barrière de Courcelles, et c'est là que je fais ma partie de bouchon

tous les dimanches.  
— Bah ! s'ils avaient l'intention de m'attaquer, ils seraient déjà sur moi, et tu vois bien qu'ils ne bougent pas.

— Parce que la rue Jouffroy est trop habitée. S'ils vous sautaient dessus, vous n'auriez qu'à crier au secours ou à sonner à votre porte... il viendrait du monde... au lieu que là-bas, sur l'avenue Villiers, la route est large et il n'y a pas beaucoup de maisons. C'est pour ça qu'il vous y attendent.  
— Comment faire ? Je n'ai pas envie de passer la nuit ici. Et, si je m'en vais par l'autre bout de la rue, ils courront après moi.  
— Ils vous suivront, mais ils ne vous diront rien tant que je serai avec vous.  
— Ah ça, est-ce que tu te figures qu'ils auront peur d'un moucheron comme toi ?  
— Non, mais ils se doutent bien que, s'ils faisaient mine de se rapprocher trop, je filerais bon train jusqu'à un café qui n'est pas loin d'ici et qui reste ouvert jusqu'à deux heures du matin... Je vous réponds qu'ils ne me rattraperaient pas et qu'on leur tomberait sur le casaque, avant qu'ils vous attaquent. J'ai des amis dans ce café-là... sans compter que par ici je connais tout le monde. C'est mon quartier.

— Alors, tu sais à qui appartient cette maison-là ? dit Maxime, en montrant l'hôtel où l'inconnue était entrée.  
— Non, il n'y a pas longtemps qu'elle est louée, et je n'ai pas pensé à le demander. Je vous le dirai demain, si vous voulez. Mais allons-nous-en, je vous en prie. Il n'est que temps.